



La Capitale et son empreinte portugaise

Des supporters qui changent de camp pendant un match de football? On aura tout vu au Luxembourg! Et pourtant, c'étaient bien les fans locaux de la sélection portugaise, qui ont applaudi le but marqué au Stade Josy Barthel par le joueur luxembourgeois d'origine portugaise, Daniel Da Mota. C'était le 7 septembre 2012, dans un match de qualification pour la coupe du monde 2014 au Brésil. Une situation hors du commun – qui reflète parfaitement le mélange entre les cultures portugaise et luxembourgeoise au sein de la population municipale.

14084 des 96750 habitants de la ville de Luxembourg, soit 14,6% de ses citoyens, étaient, selon l'état de la population au 31 décembre 2011, de nationalité portugaise. Depuis lors, le nombre total des résidents de notre capitale est à revoir à la hausse (on vient d'en accueillir le 100000e!) mais il est peu probable que la quote-part que représentait la communauté portugaise, à savoir 22% du nombre total des citoyens étrangers, s'en trouve sensiblement modifiée.

Cela fait maintenant plus de quatre décennies de coexistence lusitano-luxembourgeoise et on aurait du mal à imaginer aujourd'hui la ville de Luxembourg, privée de son empreinte portugaise. Nombreux sont notamment les cafés, restaurants et magasins tenus par des immigrants portugais dont le parcours, pour en arriver jusque-là, a souvent été une véritable course d'obstacles...



Pour quelle équipe croisent-ils les doigts?



Madame Fatima Martins est fière d'être portugaise

Un parcours souvent difficile

Il en est ainsi d'un magasin de confection à enseigne française au cœur de la ville haute. La patronne, Madame Fatima Martins, est fière d'être portugaise. Elle est arrivée au Luxembourg il y a plus de 40 ans, âgée d'à peine 7 ans. C'était l'époque de la première grande vague d'émigration au départ du Portugal, et parmi les immigrés arrivés au Luxembourg dans les années 1960, il y avait des hommes *partis à pied, leur baluchon sur le dos*, laissant derrière eux la dictature Salazar et les guerres coloniales menées par l'*Estado Novo* en Afrique.

Quant aux parents de la petite Fatima, les raisons de leur départ étaient économiques. Situation précaire au pays d'origine et essor sidérurgique au pays d'accueil, où le besoin en main d'oeuvre allait croissant, sans que les ouvriers en provenance d'Italie ne continuent d'affluer. La signature d'un accord diplomatique entre le Luxembourg et le Portugal a prêté dès 1970 un cadre juridique au flux migratoire lusitanien, et voilà que la famille de Fatima a tenté à son tour sa chance sur la terre promise.

Il est difficile de concevoir a posteriori la modestie de ce couple d'immigrés portugais, qui s'installa avec ses deux enfants dans un logement rudimentaire de la rue Large – le Breedewee, qui descend du Marché aux Poissons jusqu'au Grund. Fatima se rappelle parfaitement l'absence de salle de

bain et d'eau chaude, ainsi que les toilettes dans l'arrière-cour. Leurs voisins étaient des Luxembourgeois, et en tant que tels, ils faisaient partie de la population envers laquelle la mère de la petite Fatima se sentait redevable. Elle était donc d'avis qu'il était inadmissible de les déranger le soir – d'où son instruction de marcher sans chaussures dans l'appartement, dès 19 heures: la règle était sans appel, au mépris de pieds gelés en hiver.

La même exigence parentale de discrétion et de comportement irréprochable valait pour l'école, malgré les difficultés qu'avaient les enfants dans le système scolaire luxembourgeois, vu leur situation linguistique particulière. À l'âge où les jeunes Luxembourgeois ont déjà bien entamé l'apprentissage de l'allemand, langue véhiculaire dans la plupart des cours de l'école primaire, la petite Fatima ne pratiquait en effet que le portugais. C'est seulement dans une classe francophone de l'école secondaire au Verlorenkost, prédécesseur de l'actuel Lycée Technique de Bonnevoie, que la jeune fille put enfin progresser, atteignant une parfaite maîtrise de la langue française.

Son intérêt pour le commerce s'est manifesté dans un petit magasin de souvenirs, situé à l'époque derrière le Palais Grand-Ducal. Dans la boutique il y avait aussi des bonbons délicieux, vendus en vrac – le fruit interdit auquel l'adolescente ne put accéder faute d'argent. Elle négocia donc son

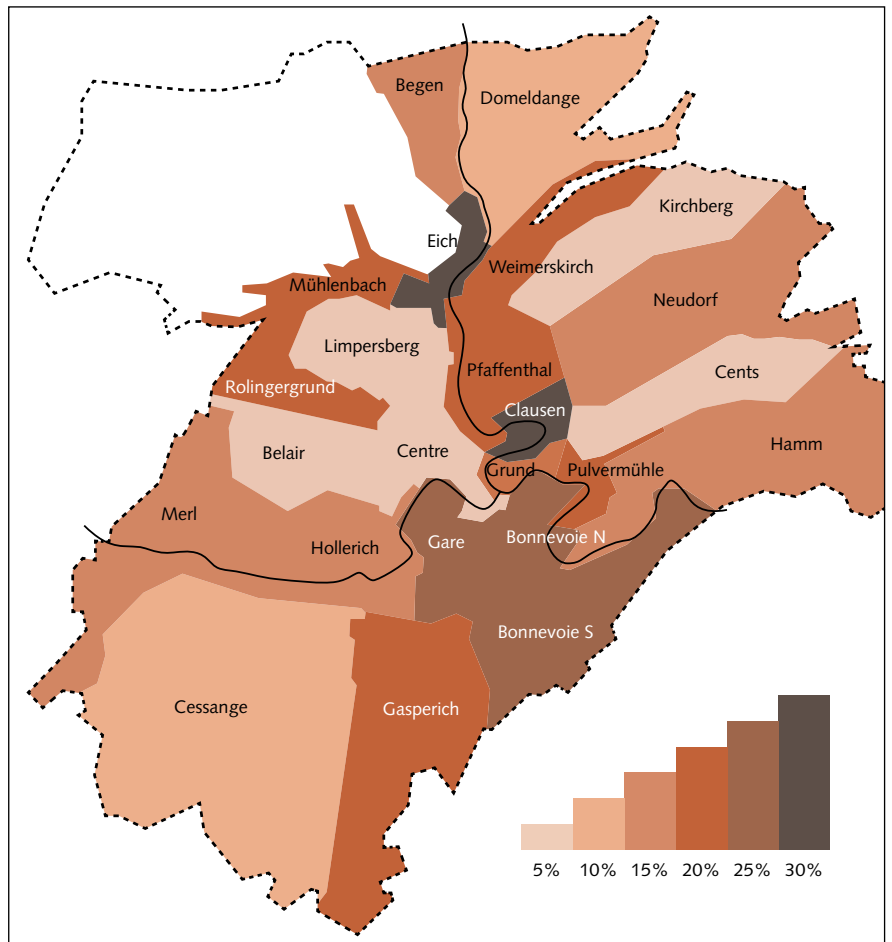
droit de se servir à sa guise, en échange d'un coup de main qu'elle donnerait à la patronne les mardi et jeudi après-midis, après les cours.

Par la suite, la jeune femme a préféré vendre des vêtements, plutôt que des souvenirs ou des bonbons, et elle s'est mise à travailler dur pour réaliser un jour son rêve d'ouvrir une boutique bien à elle. ▶

Suzana, Ruby café rue d'Anvers



Guy Hoffmann



Les Portugais dans les quartiers de la Ville de Luxembourg au 31 décembre 2006

© Ville de Luxembourg, ZM, SK, ASTI

La Capitale et son empreinte portugaise

Un séjour provisoire... à durée indéterminée

Si l'enseigne du magasin de Madame Fatima Martins ne révèle pas l'origine portugaise de la propriétaire, il y a beaucoup de commerces où la marchandise vendue, la décoration des locaux ou la nature des produits à consommer sur place, témoignent de l'attachement des propriétaires portugais à leur pays d'origine.

Au quartier de la gare, l'épicerie de Madame Amelia Gomes remet notamment les pendules à l'heure portugaise. On y trouve tout ce dont on a besoin pour la cuisine et pour l'entretien de la maison. Un étalage de fruits et de légumes de saison, accueille le client dès le pas de la porte. À l'intérieur de la boutique, le client trouve plusieurs variétés d'aliments typiquement portugais, dont des fromages et des saucisses, du vin, du pain de farine de maïs, ainsi que les fameux gâteaux *Patéis de nata*, avec une couverture crémeuse, faite d'oeufs, de beurre et de sucre caramélisé.

La patronne, qui règne sur tous ces trésors depuis 1998, y est à l'aise – et pourtant, ce n'est que l'infortune d'un grave accident subi au Portugal, qui l'a amenée, à 16 ans, en 1985, chez sa tante vivant au Luxembourg. L'adolescente venait y passer sa convalescence, puis restait pour garder son cousin et deux autres enfants en bas âge, tandis que leurs parents étaient au travail. L'entrée en maternelle des petits coïncidait pratiquement avec l'adhérence du Portugal à l'Union Européenne, ce qui épargnait désormais à la jeune femme, ainsi qu'à tous ses compatriotes, les démarches pour l'obtention d'un permis de travail. Dès lors, les choses se sont faites pour elle de fil en aiguille, sans que l'occasion ne se



Guy Hoffmann

La patronne de l'épicerie Melita porte le Portugal dans son coeur...

soit plus présentée pour un retour au Portugal. D'abord le travail dans la restauration, ensuite l'amour et le mariage avec un homme qu'elle avait rencontré au sein la communauté portugaise du Luxembourg, la gérance de l'épicerie, acquise à l'époque par ses beaux-parents, les enfants, la maison que la famille a achetée à Beggen et dont elle a entamé la rénovation...

Les liens tissés avec le Luxembourg au fil du temps, ont effectivement retenu beaucoup d'immigrés portugais, qui n'avaient projeté au départ qu'un séjour temporaire dans notre pays. Pour certains, l'objectif initial avait été d'économiser de

l'argent pour l'investir plus tard dans une maison au Portugal, où ils allaient s'installer définitivement. Au fur et à mesure que les attaches au pays d'accueil se sont cependant multipliées – les enfants nés et scolarisés au Luxembourg et qui souhaitaient y rester, les collègues de travail, les voisins, les amis rencontrés au sein d'associations portugaises ou autres – le retour au Portugal est envisagé de moins en moins concrètement, sans que ces immigrés de fortune n'arrêtent de porter leur pays dans leur coeur. Et c'est de cet amour qu'ils empreignent leurs lieux de vie et de travail au Luxembourg.

... et dans les étalages de sa boutique.



Autant faire son nid...

Un exemple, parmi bien d'autres, est la petite parcelle du Portugal que nous trouvons non loin du commissariat de police de la rue Adolphe Fischer. Il s'agit d'un café, siège des supporters du club de football *FC Amis des Sports Luxembourg-Porto*. À en juger d'après la ribambelle de coupes alignées sur la corniche au-dessus du comptoir, les joueurs ont déjà fêté beaucoup de victoires. Les larges sourires qu'ils affichent sur de nombreuses photos, les tricots rayés bleu et blanc, exposés sous verre dans des cadres en bois, et les effigies du club répandues à peu près partout dans le local, racontent les succès remportés par les différentes équipes tout au long de l'histoire du club.

Le cafetier, président des supporters, est très occupé. Il organise les réunions du comité dans ses locaux, mobilise des sponsors et encourage les joueurs. Le football est sa passion et il l'assouvit tout en assurant la bonne marche de la brasserie. Dans la partie réservée au restaurant, les clients peuvent se faire servir chaque jour des spécialités portugaises. De la morue, dite *bacalhau*, au *fajada*, un mélange d'oignons rouges, de viande de porc, de saucisson et de chou, le tout nappé de sauce, la cuisine couvre toute la palette des traditions lusitaniennes. Au bistro, deux écrans de télévision géants diffusent des programmes portugais en permanence – les habitués des lieux y dégustent leur bière, leur vin ou leur café tout en se sentant comme chez eux.

La famille du patron est à l'image du club qu'il préside: lusitano-luxembourgeoise. Lui est arrivé au Luxembourg en 1977, son épouse huit ans plus tôt, ce qui lui a donné l'occasion d'apprendre le



Le couple Tria a deux patries: le Luxembourg et le Portugal.

luxembourgeois, dès l'école primaire. Son mari par contre, est passé outre la langue des autochtones: le portugais et le français lui suffisaient pour son travail d'antan, dans le secteur du bâtiment. Après un retour prolongé au Portugal entre 1989 et 2007, pour raisons familiales, le couple est revenu dans le pays où la femme estimait avoir ses racines. Elle a grandi ici, elle s'est imprégnée du mode de vie luxembourgeois et surtout, de la langue du pays. Mais les Portugais qui, comme son époux, n'ont jamais appris le luxembourgeois, tout en ayant vécu de longues années au Luxembourg, font foule.

J'ai été dans un cours de luxembourgeois, explique notamment Manuel Dias, qui a passé pratiquement les 40 ans de sa vie luxembourgeoise au Rollingergrund, mais il y avait trop de grammaire. Cela ne correspondait pas à la langue courante, beaucoup plus facile... alors basta! J'ai arrêté.

Le français, par contre, il l'a appris au Luxembourg, avec tout le monde... Entendons par tout le monde: les ouvriers frontaliers francophones – en tant que chauffeur de bus, Manuel Dias assurait la navette entre leur domicile au département de la Moselle et les divers chantiers de leur employeur commun, une entreprise de construction luxembourgeoise – les clients du *Café de la Station*, que son épouse tenait à deux pas de leur domicile et où il l'épaulait le soir, et enfin, les membres du *Club Camera Luxembourg* avec lesquels il s'est échangé autrefois sur sa passion, la photographie. Apprenant par hasard l'ascendance portugaise de la famille grand-ducale – l'arrière-grand-mère du Grand-Duc Henri est Maria Ana de Bragança, fille du roi Michel 1^{er} de Portugal, exilé en Allemagne après son abdication forcée en 1834 – Manuel Dias s'est mis à faire *en cachette* des clichés des Nassau et il en a tapissé les murs du *Café de la Station*. Par la suite, Manuel Dias avait été invité officiellement à des séances photos avec la famille grand-ducale et il a publié un livre, regroupant les plus belles des images ainsi réalisées.

Maintenant l'ancien chauffeur est retraité, mais il n'a pas arrêté ses activités de reporter photographe. Il a l'air bien chez lui, au Luxembourg... comme s'il y avait fait son nid... ►

Le club de football *FC Amis des Sports Luxembourg-Porto*



Guy Hoffmann

La Capitale et son empreinte portugaise

... tout en gardant ses attaches
au pays d'origine!

L'importance de la vie associative n'est pas à sous-estimer au sein de la communauté portugaise du Luxembourg. Disons-le tout simplement avec les mots d'une danseuse du *Grupo Etnografico do Alto Minho*, qui tient ses répétitions hebdomadaires dans une salle au-dessus du Restaurant Odéon au Weimershof: *Au Grupo, nous sommes comme une famille... nous sommes ici pour nous amuser... et oublier un peu ce qui nous manque*. Elle fait allusion à sa famille, qu'elle a quittée il y a 15 ans pour suivre son mari au Luxembourg, où son beau-frère s'était déjà installé auparavant.

Fondé en avril 2000, le *Grupo Etnografico do Alto Minho* a comme objectif la promotion des traditions ethnographiques et folkloriques de la population originaire de l'Alto Minho, au nord-ouest du Portugal. Tout à leur souci d'atteindre une parfaite authenticité dans leurs représen-



Les danseurs du *Grupo Etnografico do Alto Minho* portent sur scène des costumes traditionnels.



Guy Hoffmann

La plus jeune danseuse du groupe, Eva Pereira Da Costa, a trois ans.



tations, les responsables du groupe sont constamment à la recherche de vieilles photos, de documents d'archives, de matériel audio-visuel, de costumes d'époque et de témoignages écrits ou oraux. C'est ainsi que les danseurs, chanteurs et musiciens portent pour les spectacles des vêtements et des bijoux, copiés sur ceux que leurs ancêtres mettaient pour le travail dans les champs, la vente de produits agricoles sur les marchés, le culte, les fêtes ou les mariages. Sur scène, ils racontent la vie de ces hommes et femmes, riches ou pauvres, joyeux, amoureux, soucieux, heureux ou affligés. Les musiciens jouent par ailleurs

de traditionnels instruments à cordes pincées: le cavaquinho portugais et l'ukulélé, son frère hawaïen.

L'âge moyen des membres du groupe est de 30 ans, l'aîné est sexagénaire, le plus jeune a 10 ans – la plupart des adolescents sont nés ici. Sergio, le président du groupe, est fier de leur transmettre la tradition de leurs ancêtres – les grands-parents étant trop absents dans la vie de leurs petits-enfants, pour s'en occuper. Il se réjouit par ailleurs des liens affectifs qui se créent entre les membres et qui aboutissent parfois à des mariages, puis à la naissance d'enfants.

Pedro et Maria-Manuela Ferreira mettent l'ambiance au Café National (318, rue de Rollingergrund)



Le culte

120 mariages et 200 baptêmes par an, tel est le chiffre que le Padre Belmiro Narino avance pour ce qui est des sacrements assurés au sein de la mission catholique portugaise, qui a son siège dans la rue du curé, près de la Place d'Armes. L'ecclésiastique est l'aumônier de la communauté portugaise au Luxembourg depuis 1977. Il résume son arrivée au Luxembourg en une seule phrase: *L'évêque Jean Hengen m'a donné la liberté d'être prêtre.* Sous le régime dictatorial d'António de Oliveira Salazar, le Padre Belmiro s'était senti confronté au dilemme d'obéir soit à son évêque, soit à sa conscience. Comme la révolution des oeillettes n'avait pas apporté la liberté telle qu'il l'avait souhaitée pour son pays, il a accepté la mission de s'occuper de ses compatriotes immigrés au Luxembourg. Au fil des années, il a entre autres mis sur pied une catéchèse dominicale lusophone: elle a pris entre-temps une telle envergure, que plus de 400 enfants y assistent actuellement à des cours de doctrine chrétienne.

Sous le régime dictatorial d'António de Oliveira Salazar, le Padre Belmiro s'était senti confronté au dilemme d'obéir soit à son évêque, soit à sa conscience.

Le Padre Belmiro



Parution du premier journal lusophone au Luxembourg

En 1981, le Padre Belmiro a rejoint la rédaction du *Contacto* à la demande de Lucien Huss, qui était l'un des initiateurs de ce premier journal lusophone luxembourgeois, fondé en 1970 au sein des Amitiés Portugal-Luxembourg. La publication était d'abord parue sous forme de mensuel polycopié, avant d'être imprimée au Portugal de 1974 à 1987. Depuis lors, le *Contacto* a été repris par l'Imprimerie *Saint-Paul* à Gasperich et il paraît actuellement une fois par semaine, avec un tirage approximatif de 25 000 exemplaires. Il donne à son lectorat un large aperçu de l'actualité au Luxembourg et au Portugal et informe par ailleurs sur la vie associative et les événements particuliers au sein de la communauté portugaise locale. Des rubriques spéciales sont consacrées au sport, à la culture et au commerce.

Chez le couple Ribeiro, le client obtient son journal dès l'aube.



Rádio Latina diffuse un programme essentiellement lusophone.



Le premier journal lusophone luxembourgeois fut fondé en 1970.



La *Rádio Latina* est le pendant radiophonique de l'hebdomadaire lusophone édité par le groupe *Saint-Paul*. Elle était l'une des quatre radios, dites pirates, à avoir obtenu une concession radiophonique, conformément au règlement Grand-Ducal du 10 janvier 1992. Dès lors, les responsables de l'époque ont investi à la fois dans l'acquisition d'un matériel à la hauteur du progrès technologique et dans la formation de leur personnel. Après des débuts financiers plutôt difficiles, *Rádio Latina* a fini par créer sa propre agence publicitaire, avant d'intégrer en 1996 le groupe *Saint-Paul*.

Actuellement, *Rádio Latina* diffuse un programme en permanence, 24 heures sur 24, essentiellement en langue portugaise, certaines soirées étant cependant réservées à des émissions en cap-verdien, en espagnol ou en italien. D'après les résultats de l'étude *TNS ILRES PLURIMEDIA* Luxembourg, effectuée en 2011/2012, 5,3% de la population totale âgée de 12 ans et plus écoutent régulièrement le programme de la radio lusophone: les nouvelles d'ici et du Portugal, le concert à la carte, les rubriques humoristiques, la *ligne ouverte*, qui offre aux auditeurs une plate-forme de discussion sur des sujets d'actualité, le *service public*, avec ses informations pratiques, notamment sur le système scolaire luxembourgeois ou l'intégration des étrangers, la culture, avec, entre autres, la diffusion de musique portugaise, et le sport, où le football portugais a sa place au premier rang.

Depuis 2009, l'équipe des 14 collaborateurs réguliers et 40 free lance est dirigée par Luc Wagner, qui a eu l'honneur récemment, de souffler les 20 bougies de *Rádio Latina*. ►

La Capitale et son empreinte portugaise

Perspectives d'avenir

Travail, magasins, cafés, restaurants, associations, médias... et implantation de Portugais dans le secteur des professions libérales – Delfina Beirão, auteure du livre Les Portugais du Luxembourg, paru en décembre 2001 aux éditions L'Harmattan, a parfaitement décrit l'univers portugais mis en place par les immigrés au fil des années. Il s'en suit que les nouveaux arrivants se sentent probablement moins dépaysés en arrivant au Luxembourg.

J'étais d'abord en France, explique José (45), mais c'est mieux ici... Il est au pays depuis cinq mois et il aime la bonne ambiance au travail (une entreprise de production)... et la présence de beaucoup de Portugais. Avant d'émigrer, il a été entrepreneur: J'ai dû fermer la firme... dit-il simplement.

Côté logement, il reste dans le vague: j'habite à Luxembourg, avec quatre amis, chacun a sa chambre... Nous n'en appre-

Manuel Dias



Cours de musique organisé dans la Santa Casa de Misericórdia (rue de Hamm)



Domingo Monteiro sert de la bière luxembourgeoise au Café Figueirense au Grund (23, rue Saint Ulric)

nons pas davantage. Vit-il à l'instar de Manuel Dias, il y a 40 ans, dans une chambre au-dessus d'un café? Avec salle de bains à partager avec les colocataires?

Jorge (38) habite avec son amie dans un studio. Cela fait 14 mois qu'il est au pays pour chercher du travail dans le secteur du bâtiment, sans succès.

Dans les années 1970, les immigrés portugais étaient accueillis à bras ouverts sur le marché du travail, conclut Laura Zuccoli, présidente de l'ASTI (Association de Soutien aux Travailleurs Immigrés). Ils n'avaient même pas besoin d'être débrouillards pour trouver un emploi. Tel

n'est plus le cas aujourd'hui, quoique le nombre de personnes hautement qualifiées aille croissant parmi ceux qui s'exilent du Portugal...

Si les perspectives d'avenir paraissent actuellement peu prometteuses pour les nouveaux arrivants portugais, l'enracinement des immigrés de longue date montre cependant que le rêve reste toujours possible...

Christiane Grün

Le Café de l'UNIAO, local associatif typiquement portugais



Beaucoup de nos concitoyens portugais travaillent dans le bâtiment



Guy Hoffmann